

Extrait du El Correo

<http://www.elcorreo.eu.org/Ou-sommes-nous-John-Berger>

# Où sommes-nous ? John Berger

- Réflexions et travaux -

Date de mise en ligne : samedi 8 février 2003

---

Copyright © El Correo - Tous droits réservés

---

**Les flammes des Twin Towers ne sauraient justifier les bombes tombant sur l'Irak. La réponse à l'intolérance du monde, à ses injustices et à ses égarements ne viendra pas des stratégies militaires. Démocratie, justice, droits de la personne... Qu'en a fait le nouveau chaos économique ? Sans vision de l'avenir, une grande partie de la souffrance présente condamnerait, jour après jour, à vivre dans la nuit.**

Je voudrais dire au moins quelques mots sur la douleur existant dans le monde aujourd'hui. Cette douleur, à certains égards, sans précédent. J'écris dans la nuit, bien qu'il fasse jour, un jour du début d'octobre 2002. Depuis presque une semaine, le ciel est resté bleu au-dessus de Paris. Chaque jour le soleil se couche un peu plus tôt et, chaque jour, il nous fait don de sa splendide beauté. Beaucoup de gens redoutent que bientôt les forces militaires des Etats-Unis ne se lancent dans une « guerre préventive » contre l'Irak, pour que les grosses compagnies pétrolières de ce pays puissent mettre la main sur des ressources supplémentaires et jugées plus sûres. D'autres espèrent que cette attaque pourra être évitée. Entre les décisions annoncées et les calculs secrets, tout est laissé dans l'ombre, puisque le mensonge prépare l'envoi de missiles. J'écris dans une nuit de honte.

Par honte, je n'entends pas une culpabilité individuelle. La honte, telle que je commence à la concevoir, est un sentiment appartenant à l'espèce humaine qui, à long terme, mine sa capacité d'espérer et nous empêche de regarder loin devant nous. Nous nous bornons à regarder à nos pieds et à ne penser qu'au prochain petit pas.

Partout des gens, dans des situations très différentes, se demandent : où sommes-nous ? La question ne relève pas de la géographie mais de l'histoire. Que vivons-nous ? Où nous mène-t-on ? Qu'avons-nous perdu ? Comment continuer à vivre sans vision vraisemblable de l'avenir ? Pourquoi avons-nous perdu toute perspective dépassant la durée d'une vie humaine ?

Les experts, aux comptes bancaires bien garnis, répondent : mondialisation, postmodernisme, révolution des moyens de communication, libéralisme économique. Ces termes tautologiques éludent la question. A l'angoisse du « Où sommes-nous ? », les experts murmurent : « Nulle part ».

Ne vaudrait-il pas mieux nous apercevoir et affirmer haut et fort que nous vivons au sein du chaos le plus tyrannique qui ait jamais existé ? Il n'est pas facile de saisir la nature de cette tyrannie, parce que la structure de son pouvoir (qui s'étend des deux cents plus grosses multinationales au Pentagone) est à la fois interdépendante et diffuse, dictatoriale mais anonyme, douée d'ubiquité et pourtant dépourvue de centre. Ce pouvoir est une tyrannie *offshore*, pas seulement en ce qui concerne le droit fiscal, mais aussi en ce qui concerne tout pouvoir autre que le sien. Son but est de délocaliser le monde entier. Sa stratégie idéologique - auprès de laquelle celle de Ben Laden est un conte de fées - est de faire s'effondrer tout ce qui existe pour le couler dans sa version particulière du virtuel, royaume qui - c'est le credo de cette tyrannie - sera une source inépuisable de profit. Cela paraît stupide, mais les tyrannies le sont toutes. A tous les niveaux, celle-ci détruit la vie de la planète, qui est, pourtant, son champ d'action.

L'idéologie mise à part, son pouvoir se fonde sur deux menaces. La première est l'intervention aérienne de l'Etat le plus puissamment armé du monde. On pourrait l'appeler « la menace B 52 ». La seconde est l'endettement impitoyable, la banqueroute, et, par conséquent, étant donné les rapports actuels de production dans le monde, la

famine. C'est « la menace zéro ».

On commence à éprouver de la honte dès qu'on constate (constatation que nous faisons tous d'une manière ou d'une autre, mais que, par impuissance, nous écartons de nos préoccupations) qu'une grande partie de la souffrance présente pourrait être soulagée et évitée, pour peu que l'on se décide à prendre des mesures réalistes et relativement simples. Il y a un rapport direct aujourd'hui entre les procès-verbaux des réunions et les minutes de souffrance insupportable.

Est-il un seul être humain qui mérite d'être condamné à une mort certaine simplement parce qu'il n'a pas accès à un traitement médical qui coûte moins de 2 dollars par jour ? C'est l'une des questions posées en juillet dernier par la directrice de l'Organisation Mondiale de la Santé (OMS). Elle parlait de l'épidémie du sida en Afrique et ailleurs, dont on estime que 68 millions de personnes mourront dans les dix-huit prochaines années. C'est de la douleur de ceux qui vivent dans le monde d'aujourd'hui que je parle.

La plupart des analyses et des pronostics des événements qui se produisent sont présentés et étudiés - et c'est compréhensible - dans le cadre de disciplines distinctes : économie, politique, médiologie, santé publique, écologie, défense nationale, éducation, et ainsi de suite. Dans la réalité, chacune de ces disciplines se relie à une autre pour constituer le terrain réel de l'expérience vécue. Il se trouve que, dans leur vie réelle, les gens souffrent de maux classés dans des catégories distinctes, mais qu'ils subissent en même temps et sans distinction.

Un exemple parmi d'autres : les Kurdes qui ont fui la semaine dernière à Cherbourg et qui, du fait que le gouvernement français leur a refusé le droit d'asile, risquent d'être renvoyés en Turquie, sont tout à la fois pauvres, politiquement indésirables, sans terre, épuisés, dans l'illégalité, et ne constituent des clients pour personne. Ces conditions diverses, ils les subissent toutes en même temps.

Pour saisir ce qui se passe, il convient d'adopter une vision interdisciplinaire permettant de relier les « domaines » qu'on maintient officiellement séparés. Une telle vision est nécessairement politique, au sens originel du mot.

La condition de possibilité d'une pensée politique à une échelle globale, c'est de bien voir que c'est un processus unifié qui produit toute la douleur superflue. C'est là le point de départ.

J'écris dans la nuit, mais ce que je vois, ce n'est pas seulement la tyrannie. Si c'était le cas, je n'aurais probablement pas le courage de continuer. Je vois des gens qui dorment, qui se réveillent, se lèvent pour boire de l'eau, des gens qui murmurent leurs projets ou leurs craintes, qui font l'amour, qui prient, qui cuisent quelque chose pendant que le reste de la famille dort, à Bagdad et à Chicago (Oui, je vois aussi les Kurdes, à jamais invincibles, dont 4 000 ont été gazés par Saddam Hussein avec la bénédiction des Etats-Unis.) Je vois au Ghana une mère dont le nom est Aya, ce qui veut dire « née vendredi », berçant son bébé pour le faire dormir, je vois les ruines de Kaboul et un homme qui rentre chez lui, et je sais que, malgré la souffrance, l'ingéniosité des survivants est intacte, une ingéniosité appliquée à la récupération et à récolter de l'énergie. Dans la ruse sans fin de cette ingéniosité, il existe quelque chose qui ressemble au Saint-Esprit : j'en suis convaincu dans la nuit, mais sans savoir pourquoi.

La démarche suivante consiste à rejeter absolument le discours de la tyrannie, qui n'est que foutaise.

Dans la répétition interminable de ses discours, de ses déclarations, de ses conférences de presse et de ses menaces, les termes qui reviennent sans cesse sont : Démocratie, Justice, Droits de la personne, Terrorisme. Dans le contexte actuel, chacun de ces termes signifie le contraire de ce qu'il était censé vouloir dire naguère. Chacun a été trafiqué pour devenir le mot de passe d'un gang qui l'a volé à l'humanité.

La démocratie est une proposition concernant la manière de prendre des décisions (même si elle est rarement mise en pratique) qui n'a pas grand-chose à voir avec les campagnes électorales. Elle s'engage à ce que les décisions politiques ne soient prises qu'après consultation poussée avec les gouvernés, dont on tiendra compte. La condition de possibilité de ce processus, c'est que les gouvernés soient tenus convenablement informés des problèmes posés et que les décideurs aient la capacité et la volonté d'écouter les gouvernés et de tenir compte de ce qu'ils auront entendu. Il ne faut pas confondre démocratie et « liberté » de choix entre deux options, publication de sondages et mise en statistiques du peuple : ce n'en sont que les simulacres.

Aujourd'hui, les décisions fondamentales qui affectent la souffrance superflue subie de plus en plus sur toute la planète sont prises depuis longtemps - et cela continue de plus belle - de façon unilatérale, sans la moindre consultation ou participation transparentes.

Il y a un peu plus d'un siècle, Dvorak composait sa *Symphonie du Nouveau Monde*. Il l'a composée alors qu'il dirigeait un conservatoire de musique à New York. Je ne connais pas une autre oeuvre d'art qui exprime si spontanément et pourtant si fermement (Dvorak était le fils d'un paysan qui, à l'origine, rêvait de faire de son fils un boucher) les croyances qui ont inspiré ces multiples générations d'immigrants qui sont devenus citoyens américains.

Aujourd'hui, le pouvoir du même pays qui a suscité de tels espoirs est tombé entre les mains d'une coterie d'impitoyables comploteurs de B 52 imbus de fanatisme (ils veulent tout réduire, sauf le pouvoir du capital), d'ignorance (ils ne reconnaissent qu'une réalité : celle de leur puissance de feu) et d'hypocrisie (ils ont deux séries de critères pour tout jugement éthique, l'un pour nous, l'autre pour eux). Comment cela a-t-il pu se produire ? C'est là une question purement rhétorique, car elle n'admet pas de réponse simple et, de plus, elle est oiseuse, car aucune réponse n'est jusqu'à présent en mesure d'entamer leur pouvoir. Mais poser ainsi cette question dans la nuit révèle l'énormité de ce qui s'est produit. C'est de la douleur du monde que nous parlons.

Le mécanisme politique de la nouvelle tyrannie - bien qu'elle requière une technologie très sophistiquée - est étonnamment simple. Usurpez les mots démocratie, liberté, etc. Imposez partout - et quelles qu'en soient les conséquences désastreuses - le nouveau chaos économique qui engendre le profit et crée la misère. Assurez-vous que toutes les frontières soient ouvertes à sens unique à la tyrannie, et fermées aux autres. Et éliminez toute opposition en la taxant de terrorisme.

Non, je n'ai pas oublié le couple qui s'est jeté des Twin Towers pour éviter d'être carbonisé séparément.

Il existe un objet qui ressemble à un jouet et coûte à peu près 4 dollars pièce : il est incontestablement terroriste. On l'appelle mine antipersonnel.

Une fois lancée d'un avion, il est impossible de savoir qui ou quand ces mines vont mutiler ou tuer. Il y en a, en ce

moment, plus de 100 millions à la surface de la Terre ou enterrées. La majorité de leurs victimes ont été et seront des civils.

La mine antipersonnel a pour fonction de mutiler plutôt que de tuer. Son but est de produire des estropiés, et elle est bourrée de mitraille qui - c'est son but - prolongera les soins médicaux aux victimes et les rendra plus difficiles. La plupart des survivants doivent subir huit ou neuf opérations chirurgicales. Chaque mois, désormais, deux mille civils sont estropiés ou tués par ces mines.

Les appeler « mines antipersonnel » constitue un meurtre linguistique. C'est une expression anonyme, sans nom, sans sexe, sans âge. Le « personnel » est le contraire du « peuple ». L'expression « antipersonnel » fait l'impasse sur le sang, les membres, la douleur, l'amputation, l'intimité et l'amour. Elle fait abstraction de tout, et c'est ainsi que ces deux mots, joints à un explosif, deviennent terroristes.

La nouvelle tyrannie, à l'instar d'autres tyrannies récentes, dépend dans une large mesure d'un abus systématique du langage. Ensemble, il nous faut reconquérir tous les mots qu'on a détournés et rejeter les euphémismes meurtriers de la tyrannie. Faute de quoi il ne nous restera plus qu'un seul mot, celui de « honte ».

Ce n'est pas une tâche aisée, car la plupart de ces discours officiels ont recours à l'image, à l'association d'idées, aux énoncés évasifs et au sous-entendu. Très peu de choses sont dites en noir et blanc. Les stratèges militaires et économiques ont maintenant pris conscience du rôle capital que jouent les médias, non pas tant pour vaincre l'ennemi présent que pour circonscrire et empêcher les soulèvements, les protestations et les désertions. Toute manipulation des médias par une tyrannie est un indice de ce qu'elle redoute. La tyrannie d'aujourd'hui vit dans la peur du désespoir du monde, une peur si enracinée que l'adjectif « désespéré », sauf au sens de « dangereux », est banni de l'usage.

\*\*\*

Sans argent, tout besoin quotidien de l'homme devient douleur.

\*\*\*

Ceux qui se sont approprié indûment le pouvoir - et ils ne sont pas tous à la tête de l'Etat, si bien qu'ils peuvent compter sur la continuité de leur pouvoir, indépendamment des élections présidentielles - prétendent être les sauveurs du monde et offrir à la population la chance de devenir leurs clients. Le consommateur mondial est sacré, mais ce qu'ils se gardent bien d'ajouter, c'est qu'il n'a d'importance que parce qu'il produit du profit, qui est la seule chose qu'ils tiennent pour vraiment sacrée. Ce tour de passe-passe nous introduit au coeur du problème.

La prétention d'être les sauveurs du monde masque, chez les comploteurs, le présupposé qu'une grande partie de ce monde (qui inclut le continent africain presque tout entier et une part considérable de l'Amérique du Sud) se trouve dans une situation irrémédiable. En fait, tout endroit de la planète qui ne peut se rattacher à leur centre est dans cette situation. Une telle conclusion se déduit inévitablement du dogme selon lequel le salut se trouve dans le seul argent et que le seul avenir global possible est celui sur lequel leurs priorités mettent l'accent, des priorités qui, sous de faux noms, ne sont en réalité rien d'autre que leurs profits.

Ceux qui nourrissent d'autres visions et d'autres espoirs pour le monde, tout comme ceux qui ne peuvent acheter et ne survivent qu'au jour le jour (environ 800 millions d'être humains), sont les reliques dépassées d'une époque révolue ou, s'ils résistent - qu'ils le fassent pacifiquement ou en prenant les armes -, des terroristes.

Quand on les aura « dégraissés » (un des mots-clés de cette idéologie), la tyrannie imagine naïvement que le monde sera unifié. Elle a besoin du fantasme d'une fin heureuse, fantasme qui, de fait, sera la cause de sa défaite.

Toute forme de contestation de cette tyrannie est compréhensible. Tout dialogue avec elle est impossible. Pour que

nous puissions vivre et mourir dignement, il faut appeler les choses par leur nom. Exigeons qu'on nous rende nos mots.

J'écris ceci dans la nuit. Quand on fait la guerre, l'obscurité n'est du côté de personne, mais quand on fait l'amour, elle confirme qu'on est l'un avec l'autre.

**Traduit de l'anglais par Michel Fuchs.**

[Le Monde Diplomatique](#). Paris, Février 2003.